

L'HUMANISME, EN TANT QUE PHILOSOPHIE GLOBALE DE L'HOMME (1966)

L'un des événements les plus marquants de cette décennie, particulièrement en Europe, aux Etats-Unis et en Amérique latine, est la renaissance de l'humanisme. Le rapprochement des termes « humanisme » et « renaissance » se fait habituellement dans l'autre sens : on parle de l'humanisme de la Renaissance. Et, en fait, il existe une définition de l'humanisme (étroite, à mon avis) où il est limité au mouvement qui, aux XV^e et XVI^e siècles, marquait un retour à l'enseignement et au langage classiques, grec, hébreu et latin. Une autre définition, très différente, voit dans l'humanisme une philosophie globale de l'homme, philosophie qui a eu son sommet à la Renaissance, mais qui a une tradition de 2 500 ans, commençant pour l'Occident avec les prophètes, et pour l'Orient avec l'enseignement du Bouddha.

Quels sont les principes essentiels de cet humanisme ? La philosophie humaniste peut être caractérisée comme suit : premièrement, la croyance en l'unicité de la race humaine, c'est-à-dire que l'ensemble des principes humains se retrouvent en chacun d'entre nous ; deuxièmement, l'importance accordée à la dignité de l'homme ; troisièmement, l'importance accordée à la capacité qu'a l'homme de se développer et de se

perfectionner ; et, quatrième, l'importance de la raison, de l'objectivité, et de la paix. Le philosophe polonais contemporain Adam Schaff a donné une autre définition dans son livre *Le Marxisme et l'individu humain*¹. Il appelle humanisme « un système de réflexions sur l'homme qui l'identifie comme un bien suprême, et qui s'attache à mettre en œuvre les meilleures conditions de son bonheur ».

Je vais tenter de donner une idée de la façon dont cette philosophie humaniste a été exprimée aux différentes périodes de la culture.

Et tout d'abord, l'humanisme bouddhiste. Le bouddhisme classique est ce que nous appellerions aujourd'hui une philosophie existentialiste, partant de l'analyse des véritables conditions de l'existence humaine, aboutissant à l'idée que la vie implique nécessairement la souffrance, et affirmant que la seule façon de lui échapper est de mettre un terme à la cupidité. Dans cette optique, le bouddhisme présente un concept de l'homme en général, un modèle de la nature humaine et, en même temps, une réponse à ce qu'il considère comme le problème de l'homme, c'est-à-dire la souffrance.

Une autre branche de la philosophie humaniste se trouve dans l'Ancien Testament. On lit dans le Livre d'Isaïe (19 : 23-25) : « En ce même temps, il y aura une route d'Égypte en Assyrie... En ce même temps, Israël sera uni à l'Égypte et à l'Assyrie, et ces pays seront l'objet d'une bénédiction. L'Éternel des Armées les bénira en disant : Bénis soient l'Égypte, mon peuple, et l'Assyrie, œuvre de mes mains, et Israël, mon héritage. » Nous avons ici un exemple de l'esprit d'universalisme et d'un concept où l'homme est au centre de la pensée. Tel est le concept de l'Ancien Testament, une pensée spécifiquement humaniste, fondée sur l'idée : « Aime ton prochain » (ce qui est plutôt difficile, comme nous le savons tous) ; et à cela s'ajoute le

concept qui transcende considérablement le premier : « Aime l'étranger, la personne qui n'est reliée à toi ni par les liens du sang, ni par aucune sorte d'intimité. » L'Ancien Testament dit : « Tu n'opprimeras point l'étranger ; vous savez ce qu'éprouve l'étranger, car vous avez été étrangers dans le pays d'Égypte » (Ex : 23, 9). Ce qui est impliqué ici, c'est qu'on ne peut comprendre son prochain que dans la mesure où on a vécu ce qu'il a vécu ; et, de plus, que nous partageons tous la même expérience humaine. C'est pourquoi nous nous comprenons les uns les autres.

La même idée s'est perpétuée dans la pensée chrétienne par le commandement : « Aime ton ennemi » (Mat. 5, 44). Notons en passant que dans notre société, où 95 % de la population affirme croire en Dieu, nos informations sur la guerre du Vietnam portent principalement sur le nombre de Vietcongs qui ont été tués chaque jour. Tel est le paradoxe d'une culture chrétienne où la religion s'est pratiquement réduite à une idéologie. Evidemment, l'idée du Christ, au sein du christianisme, était elle-même l'expression d'un esprit humaniste. Nicolas de Cusa, l'un des grands théologiens de la Renaissance, disait : « L'humanité du Christ lie les hommes entre eux et constitue la meilleure preuve de l'unicité interne de l'humanité. » Nous retrouvons ici l'essentiel de toute la pensée humaniste : « l'unicité interne de l'humanité ».

Il y a l'humanisme grec, représenté par des œuvres telles que l'*Antigone* de Sophocle, l'une des plus grandes pièces humanistes qui soient ; Antigone symbolise l'humanisme, et Créon les lois inhumaines créées par l'homme.

Le grand humaniste latin Cicéron écrivait : « Vous devez considérer l'univers tout entier comme une seule et unique république dont les dieux et les hommes sont les membres. » Cette république de l'homme proposée par Cicéron est très différente de l'Organisation

des Nations unies. Le concept qu'il expose ici est plus radical et va beaucoup plus loin.

Les grands humanistes de la Renaissance — Erasme, Pic de la Mirandole, Postel et bien d'autres — ont amené l'humanisme à un concept où l'identité de l'homme prend la place la plus importante : l'homme total, complet, qui a pour tâche de s'épanouir pleinement, de réaliser toutes ses possibilités. A la suite de cet élan donné par la Renaissance, commence un nouveau type de pensée humaniste. Il n'est pas étranger aux formes antérieures, mais insiste fortement sur cet aspect particulier. Les penseurs humanistes de la Renaissance insistent également sur la raison, et surtout sur la paix. Ils se rendaient compte de l'esprit fanatique que partageaient les deux factions de l'époque, les catholiques et les protestants ; ils voyaient l'irrationalité des sentiments mis en jeu, et tentèrent d'empêcher la guerre, mais ils échouèrent. La guerre de Trente Ans, si catastrophique pour l'Europe, matériellement et spirituellement, eut lieu malgré les efforts désespérés des philosophes humanistes qui, pour tenter de parvenir à leurs fins, créèrent une ambiance d'objectivité.

En ce qui concerne la philosophie des Lumières, du XVII^e au XIX^e siècle, il suffit de citer quelques noms : Spinoza, Locke, Lessing, Freud et Marx. Mais l'un des plus grands humanistes européens fut Goethe. Il écrivait, en 1814 :

« La Nation allemande n'est rien, mais l'individu allemand est quelque chose. Et on croit pourtant que c'est le contraire qui est vrai. Les Allemands devraient être dispersés de par le monde, comme les Juifs, pour pouvoir développer pleinement tout ce qu'il y a de bon en eux, pour le plus grand bien de l'humanité. » Cette déclaration, je pense, serait considérée comme crimi-

nelle, comme une véritable trahison si elle était prononcée aujourd'hui en Allemagne, et choquerait également la plupart des autres pays. Laissez-moi citer encore Goethe ; il s'agit d'un texte écrit en 1814, à l'époque de ce qu'on a appelé « les guerres de libération » de Napoléon :

« Nos jeunes trouvent commode de s'enrôler dans les forces armées. C'est une occupation d'autant plus séduisante qu'elle leur permet de se faire une réputation de parfaits patriotes. »

L'essence même de l'humanisme, c'est-à-dire l'idée que la totalité de l'humanité est inscrite en chacun de nous, se trouve à la Renaissance, et avant elle, mais c'est Goethe qui l'a formulée le plus clairement :

« Les hommes portent en eux non seulement leur propre personnalité, mais aussi toute l'humanité, accompagnée de l'ensemble de ses possibilités. »

Freud, d'une certaine façon, a mis en pratique cette idée humaniste de Goethe : la psychanalyse (c'est-à-dire la tentative de comprendre ce qui est inconscient en autrui) présuppose que ce que nous trouvons dans l'inconscient d'un tiers est vivant en nous. Si nous n'étions pas tous un peu fous, un peu mauvais, et un peu bons ; si nous n'avions pas tous en nous l'ensemble de toutes les possibilités, bonnes ou mauvaises, qui existent en l'homme, comment quiconque pourrait-il comprendre l'inconscient, le contenu non conventionnel, non officiel de l'esprit d'un autre être humain ? (Je parle évidemment de *comprendre*, et non d'interpréter l'inconscient selon les manuels.)

L'un des plus grands humanistes du siècle dernier fut Marx. Dans ses *Manuscrits philosophiques*, il écrivait :

« L'être humain ne peut se considérer comme indépendant que s'il intègre son être divers d'une façon absolument globale, et c'est ainsi qu'il peut être un homme complet. » Marx, ici, se rapproche étroitement de Goethe et des philosophes de la Renaissance. Mais

il insiste peut-être plus que tout autre sur l'indépendance, sur la nécessité de ne devoir son existence qu'à soi-même, ou, pour utiliser une expression dont il se servait fréquemment, sur l'« autoactivité ». Ici, le terme « activité » ne signifie pas faire quelque chose, s'occuper ; il désigne le processus de la productivité intérieure, idée très proche de celle d'Aristote et de Spinoza. Marx exprime cela par ailleurs : « Si vous aimez sans obtenir d'amour en retour [si vous n'êtes pas capable, en vous manifestant comme un être aimant, de vous faire aimer], alors votre amour est impuissant, il est une calamité. » Le lecteur qui ignorerait que cette phrase est de Marx pourrait l'attribuer à un maître bouddhiste, ou à un philosophe de la Renaissance. Malheureusement, Marx est présenté sous un faux jour aux Etats-Unis, et guère mieux en Union soviétique, de telle sorte que cet aspect de sa pensée n'est guère connu.

D'une façon générale, l'humanisme s'est manifesté par réaction à une menace dirigée contre l'homme. Nous vivons aujourd'hui une époque où l'existence de l'homme est gravement menacée. La première des menaces, et cela semble évident, concerne l'existence physique de l'homme, par la préparation sans cesse intensifiée de la guerre atomique ; mais il existe une autre menace, dirigée contre son existence spirituelle. Dans la société industrielle (qu'elle soit capitaliste, ou prétendument communiste), l'homme devient de plus en plus une chose, l'*homo consumens*, un éternel consommateur. Tout se transforme en produit de consommation. L'homme devient aliéné, de plus en plus « un quelque chose » et de moins en moins un « je », selon l'expression de Heidegger. Il devient de plus en plus l'« homme de l'organisation », un objet, et il est menacé de perdre l'essence même de son humanité, qui est d'être vivant.

C'est par réaction à ces menaces que le nouveau

mouvement de renaissance de l'humanisme est apparu au cours des dix dernières années et, chose intéressante, s'est développé dans tous les camps idéologiques. Nous trouvons un nouvel humanisme au sein de l'Eglise catholique, fortement appuyé et stimulé par Jean XXIII. Il suffit de citer les noms de Teilhard de Chardin et celui du théologien Karl Rahner pour montrer combien est vivant ce mouvement humaniste.

Un mouvement analogue existe dans l'Eglise protestante ; Albert Schweitzer en est l'un des représentants les plus insignes. Et, bien qu'elle soit moins bien connue, on peut constater la même renaissance au sein du marxisme. Mais ce n'est pas en Union soviétique qu'on la trouve, ou, plus exactement, il est difficile de dire si elle y existe, car elle ne serait ni publiée ni connue ; elle existe toutefois de façon évidente dans les petits pays socialistes, en Yougoslavie, en Pologne, en Tchécoslovaquie et en Hongrie. Adam Schaff et Georg Lukacs sont, parmi bien d'autres, les représentants de la renaissance humaniste marxiste en Europe de l'Est².

Il est parfaitement exact que les concepts des humanistes catholiques, protestants et marxistes (et au sein des différentes tendances marxistes) diffèrent les uns des autres. Ils ont néanmoins beaucoup de points communs. Ils s'accordent d'abord pour dire que le plus important n'est pas seulement le concept de pensée : l'expérience humaine qui se trouve derrière la pensée importe également, car les mêmes concepts peuvent exprimer des réalités humaines les plus divergentes, et des concepts opposés des réalités humaines identiques. Autrement dit, alors que l'expression d'une attitude dans un concept de pensée (philosophique, politique ou théologique) est importante, elle n'a de sens que si on rapporte le concept à la réalité vivante de l'homme qui l'exprime. Les concepts de pensée n'ont en eux-mêmes que peu de valeur ; n'importe qui peut les

apprendre, comme on apprend une langue étrangère... certains apprennent mieux, d'autres moins bien. Mais ils ne sont que des mots, à moins que les actes quotidiens de celui qui parle (en relation avec la guerre et la paix, dans son attitude vis-à-vis de ses proches, dans tous les actes qui expriment l'homme beaucoup plus fidèlement que ses paroles) ne soient enracinés dans cette substance humaine. Les humanistes des camps doctrinaux et conceptuels les plus divergents ont donc plus de points communs que de différences ; ils se comprennent parfaitement, tout en conservant chacun son propre cadre de référence.

Le second élément commun à tous les humanistes d'aujourd'hui est l'intérêt porté à l'homme et à son épanouissement total, le souci de lui épargner non seulement l'anéantissement physique, mais aussi la mort spirituelle dont le menace la société industrielle.

Il n'est pas surprenant que l'humanisme actuel, dans tous les camps, accorde la primauté à la paix et, en même temps, à l'abolition du fanatisme et de ses conséquences : la préparation démentielle de la destruction universelle.

C'est précisément parce qu'ils ont beaucoup en commun que les humanistes multiplient les rencontres, et il ne s'agit pas de controverses dans le sens médiéval, mais de véritables dialogues. Par exemple, une conférence, à l'université Notre-Dame (U.S.A.), a réuni des marxistes européens et des théologiens protestants et catholiques. L'an dernier, Salzbourg, en Autriche, a été le siège de deux rassemblements identiques. Ces réunions seront de plus en plus fréquentes, stimulées par l'esprit du concile œcuménique et par la tendance croissante, chez les marxistes des petits pays de l'Est, à s'intéresser aux problèmes de l'humanisme, aux problèmes de l'homme.

Evidemment, il existe des différences entre les divers types d'humanisme contemporain. Les catholiques et

les protestants accordent la première place à l'amour, la tolérance et la paix, mais dans un cadre théiste de référence où ces objectifs et ces valeurs sont garantis par l'existence de Dieu. L'humanisme existentiel, que Sartre représente avec le plus de dynamisme, insiste sur la liberté totale de l'homme, tout en impliquant une forte dose de désespoir et, ajouterai-je, d'égoïsme bourgeois. (Cela est évidemment une critique toute personnelle sur laquelle beaucoup ne seront pas d'accord.) Mais, sans aucun doute, les formes de l'existentialisme de Sartre appartiennent à la philosophie humaniste d'aujourd'hui.

L'humanisme socialiste présente deux aspects que je voudrais mettre ici en lumière. Le premier est très clairement exprimé dans le livre du Pr Schaff, qui distingue dans l'humanisme socialiste les éléments suivants : son image de l'homme est celle de l'autonomie, sans cadre théiste de référence ; c'est un humanisme de combat, c'est-à-dire politique ; il est optimiste, non par foi, mais par conviction. (On comprendra que dans un pays comme la Pologne, où la lutte essentielle oppose les marxistes à l'Eglise catholique, un auteur polonais tienne à se démarquer de l'Eglise.) L'autre aspect, selon Schaff, est l'amour du prochain, la négation de l'égoïsme, le fait d'obtenir le bonheur en se battant pour le bonheur d'autrui. On remarquera ici un léger emprunt à la pensée bourgeoise du XIX^e siècle (« La meilleure part pour le plus grand nombre ») ; mais avec le refus de l'égoïsme, l'humanisme socialiste est beaucoup plus profond et, en réalité, en totale contradiction avec l'idéologie bourgeoise des derniers siècles. (Evidemment, l'abolition des conditions sociales du malheur généralisé est l'aspect pratique et politique de l'humanisme marxiste.)

Mais une question importante se pose : que signifie « lutter pour le bonheur d'autrui » ? Et c'est de ce deuxième aspect que je vais parler. Qu'est-ce que le

bonheur ? Faut-il le définir subjectivement ? Quand une personne obtient ce qu'elle désire, est-elle heureuse ? Si oui, le masochiste est heureux d'être battu, le drogué est heureux lorsqu'il a de quoi assouvir sa passion. Si on définit le bonheur dans ce sens subjectif (selon lequel chacun reçoit ce qu'il désire), on aboutit littéralement à une théorie du « laisser-faire » dans le domaine de la morale, et il perd toute signification ; faute d'être défini en termes objectifs, ce type de bonheur peut être la meilleure ou la pire des choses.

Pendant, le but de la vie peut-il être défini dans des termes objectivement valables ? En le faisant, ne revenons-nous pas à la religion traditionnelle ou au système stalinien, où l'Eglise ou l'Etat déterminent ce qui est beau, ce qui est bien, ce qui est digne des efforts de l'homme ? Et alors, un sérieux problème se pose : existe-t-il une façon de résoudre une contradiction apparemment si énorme ? Autrement dit, peut-on aboutir à des valeurs objectivement désirables sans revenir à un système de valeurs obligatoires, contrôlé par l'Eglise ou par l'Etat ? Ces questions sont communes à la majorité des humanistes, qu'ils soient ou non d'accord avec Schaff.

Il nous faut accepter le principe qu'il ne doit pas y avoir de dogme, ni de contrainte et, dans la mesure où il s'agit d'un concept humaniste non théiste, que les idées et les valeurs ne doivent pas être fondées sur la croyance en Dieu. Aucune force ne doit empêcher les individus de satisfaire leurs désirs — y compris la drogue et n'importe quelle activité sexuelle — pourvu que leur satisfaction ne nuise à personne. (Je n'insiste pas spécialement sur le sexe, qui ne peut guère faire de mal.) A mon avis, le problème n'est pas de mettre un tabou sur la satisfaction des désirs, ni de l'interdire, mais de stimuler l'homme pour qu'il cultive des désirs véritablement humains, c'est-à-dire les désirs d'un être humain en évolution, actif et pleinement

vivant. Le progrès ne peut venir que de là ; il ne peut résulter de la réglementation de la satisfaction de désirs existant déjà.

Comment peut-on stimuler les désirs ? Je pense qu'on peut le faire essentiellement de deux façons. D'abord en prenant au sérieux notre tradition humaniste car, pour le moment, nous en sommes très loin. Presque tout ce que l'on dit de nos traditions est du verbiage idéologique dont rien ne se reflète dans les réalités de la vie. La question est de savoir si notre tradition humaniste (celle des meilleures années vécues par l'espèce humaine, au cours des 2 500 dernières années) peut mettre en question notre façon de vivre. Et, ensuite, étant socialiste, je crois que les désirs humains ne peuvent être stimulés que par une pratique et une organisation sociales différentes, par un changement d'atmosphère de la société³.

Demandons-nous maintenant comment nous pourrions établir la validité de certains buts humains, de certaines valeurs humaines, si leur validité n'est pas fondée sur Dieu, sur la révélation ou simplement sur la tradition. Je crois que l'on peut le faire en étudiant les conditions de l'existence de l'homme, en analysant les contradictions intrinsèques de cette existence et les manières de les résoudre au mieux. Ce travail a été effectivement accompli par le bouddhisme, il y a 2 500 ans. On peut être ou ne pas être d'accord avec les conclusions bouddhistes (et, de toute façon, le bouddhisme est très mal compris de nos jours), mais il est certain qu'il fut une tentative résolument non mythologique, rationnelle, de comprendre l'existence humaine, d'approcher ses problèmes et de trouver des solutions ; il peut en exister de meilleures, mais au niveau de la méthodologie, c'était la première fois qu'une analyse objective et rationnelle était réalisée.

Je crois plus précisément que les solutions proposées par ce type d'humanisme, et ses valeurs, se

situent dans la perspective suivante : l'une des valeurs suprêmes est la personnalité productive, autoactivée dans le sens de Spinoza, de Goethe et de Marx ; elle est le contraire de l'*homo consumens*, l'éternel nourrisson, qui représente la structure de caractère moyenne dans la société industrielle actuelle. L'individu devrait en outre développer son amour et sa raison. Une autre valeur suprême est la capacité de l'homme à se « transcender », mot que l'on rencontre le plus souvent dans les discussions théologiques. On dit que l'homme, pour être pleinement humain, doit aller au-delà de lui-même, cet « au-delà » étant habituellement défini par Dieu. Mais si on s'exprime dans les termes de l'expérience humaine, le concept de Dieu cesse d'être nécessaire, et la question se pose ainsi : « L'homme peut-il faire abstraction de son moi ? » Peut-il sortir de la prison de son existence distincte ? Peut-il faire le vide en lui ? Peut-il s'ouvrir au monde ? Comme l'ont dit les mystiques : peut-il faire le vide pour se remplir ? Peut-il s'appauvrir pour s'enrichir ? Ou, pour reprendre une expression souvent utilisée par Marx : « Ce qui importe, c'est que l'homme soit beaucoup, et non pas qu'il possède et utilise beaucoup. » Nous en arrivons, sous sa forme la plus radicale, à ce qu'on pourrait appeler un « mysticisme athée », tel qu'on le trouve dans le Zen bouddhiste, de même que chez de nombreux philosophes occidentaux qui n'ont aucun rapport avec ce dernier. On peut le définir comme un sentiment d'unicité avec le monde, qui n'est pas fondé sur la croyance en Dieu, dans le sens conceptuel, mais qui, néanmoins, n'est pas tellement éloigné de la pensée de certains mystiques chrétiens, juifs ou musulmans qui ont exprimé la même expérience dans d'autres concepts et en d'autres termes.

Il faut ajouter quelque chose d'important : un tel humanisme doit posséder une stricte hiérarchie des

valeurs ; sans elle, tout le reste n'a aucun sens. Il s'agit d'une hiérarchie réelle, et non idéologique. Si quelqu'un décide d'être pianiste, et tente d'y parvenir en ne travaillant qu'une demi-heure par semaine, il n'est qu'un sot... et si quelqu'un désire atteindre les valeurs de l'humanisme sans leur donner, comparativement, une suprématie totale sur d'autres valeurs, il ne fait que se leurrer. Il peut ne pas être un sot, dans le sens commun du terme. A moins de choisir entre Dieu et César (je parle un langage théologique), l'homme se prépare à coup sûr à se vendre à César ; il ne choisira certainement pas Dieu, ni les valeurs qui sont son équivalent dans un système humaniste évolué.

Au XIX^e siècle, Nietzsche proclamait que Dieu était mort. Aujourd'hui, un certain nombre de théologiens protestants disent la même chose. Pour la plupart des gens, c'est probablement vrai. Mais la question, de nos jours, n'est pas tellement de savoir si Dieu est mort. Elle se pose ainsi : l'homme est-il mort ? Non, pas physiquement, pour le moment, malgré les menaces qui pèsent sur lui, mais spirituellement ? La question est de savoir si l'homme n'est pas devenu, ou n'est pas en passe de devenir un robot, ce qui le laisserait finalement tout à fait vide, et sans vitalité. Le nouvel humanisme, sous ses différentes formes, est résolu à ce que l'homme ne meure pas. Les catholiques et les protestants tiennent à ce que Dieu ne meure pas, mais ils font corps avec les autres humanistes qui s'efforcent avant tout d'empêcher la mort de l'homme.

Il importe de ne pas se limiter à protester contre le mal. Il est tellement répandu de nos jours que les occasions de protester ne manquent pas. Mais imaginez un instant qu'il n'y ait plus de problèmes raciaux, plus de guerre du Vietnam. Que feriez-vous de votre vie ? A mon avis, tout en reconnaissant la nécessité de protester, on doit prendre conscience du fait que protester, contester n'est pas la seule forme de l'activité

humaine ; je pense qu'il est extrêmement important pour les jeunes générations de chercher un cadre de référence, une orientation et une dévotion qui ne soient pas ceux du monde bourgeois, totalement subjectifs, ni ceux de la religion, prescrits par des dogmes et par les institutions appuyant ces dogmes ; mais de chercher plutôt des valeurs conduisant à une plus grande vitalité, dans le sens humaniste du terme. Il ne faut pas avoir peur d'affronter les problèmes spirituels de notre existence humaine.

Notes

1. Adam Schaff, *Le Marxisme et l'individu humain*, publié en Europe dans les éditions polonaise et allemande.
2. *An International Symposium on Socialist Humanism*, édité par Erich Fromm (Doubleday, 1965). Réunions d'articles de marxistes américains et européens (y compris certains pays de l'Europe de l'Est).
3. Erich Fromm, *The Sane Society*, Holt, Rinehart & Winston.

HUMANISME EN TANT QUE PHILOSOPHIE GLOBALE DE L'HOMME.

UNICITÉ - L'ENSEMBLE DES PRINCIPES HUMAINS QUI SE DÉVELOPENT EN CHACUN D'ENTRE NOUS.

IMPORTANCE ACCRUE À LA CAPACITÉ QU'À L'HOMME DE SE DÉVELOPPER ET DE SE PERFECTIONNER.
 IMPORTANCE DE LA RAISON, DE L'OBJECTIVITÉ ET DE LA PAIX (RATIONALITÉ DES SENTIMENTS) (COMMUNISME TOTAL)
 " MÉRITER EN DEVENIR LES MEILLEURES CONDITIONS DE SON BONHEUR " - ADAM SCHAFF, LE MARXISME PRÉSENTIF DU HUMANISME.

EN ACTION, GOETHE ÉCRIT :

" UN BON TRAVAIL COMMENCE À L'ENFERMÉ DANS LA FOIE AMER. C'EST UNE ANGOISSE SÉRIEUSE QU'ELLE NE POUVE PAS SE FAIRE UNE RÉPUTATION DE PERFECTION PATRIOTE. " à l'instar que
 " tout qui ... contribue à la DESTRUCTION "

L'HUMANISME N'EST MANIFESTÉ PAR RÉACTION À UNE MENACE DIRIGÉE CONTRE L'HOMME.

L'EXISTENCE EST MENACÉE ^{SENTIMENT} SANS CESSER PAR LA GUERRE, MENACE CONTRE L'EXISTENCE PHYSIQUE.

MENACE CONTRE L'EXISTENCE SPIRITUELLE LA SOCIÉTÉ SHOCKÉE ET L'HOMME CONSIDÉRÉ COMME UN "HOMME CONSENTANT" (HOMME) QUI EST D'ÊTRE VIVANT.

EXISTENTIALISME - PHILANTHROPIE HUMANISTE.

HUMANISME SOCIALISTE, L'ÊTRE HUMAIN ET AUTONOMIE PAR CONVICTION (SANS CADRE THÉISTE DE RÉPONSE)

COMBINÉ AVEC L'AMOUR DU PROCHAIN, MÉDIATION DE L'ÉGOÏSME, LE FAIT D'OBTENIR LE BONHEUR EN SE BATTANT POUR LE BONHEUR D'AUTRUI.

LE BONHEUR DE LA THÉOLOGIE DU "CHAQUE UN RECEVOIT CE QU'IL DÉSIRE", ABOUTIT AU "LAISSEZ-PAIS" PEU DE TOUTE SIGNIFICATION PEUT ÊTRE LE MEILLEUR ET LA PIÈCE DES CHANGES.

LE BONHEUR DÉFINI PAR LA COMMUNAUTÉ : TRADITIONS RELIGIEUSES QUI DÉTERMINENT CE QUI EST BEAU, BIEN ET DIGNES. → QUESTIONNEMENT

ACCEPTER LE PRINCIPAL QU'IL NE DOIT PAS Y AVOIR DE DOGME NI DE CONTRAINTES DANS LA CONCEPTION DE L'IDÉE DU BONHEUR NON THÉISTE HUMANISTE.
 ÉCHÉANCE À CULTIVER DES BÊTES VÉRITABLEMENT HUMAINES (ACTIF, VIVANT, EN ÉVOLUTION)

LA RÉPÉTION LIMITE LE PROGRÈS.
 PRÉSENCE D'UN OMNISCIENT D'OMNIPOTÈNE DE LA SOCIÉTÉ POUR ÉVALUER.
 DÉCONSTRUCTION SES HABITUDES, TRANSCENDRE LUI-MÊME, DÉVELOPPER UN INTÉRÊT POUR LA RAISON.

" CE QUI IMPORTE, C'EST QUE L'HOMME SOIT BEAUCOUP DE NON PAS QU'IL POSSÈDE ET UTILISE BEAUCOUP " - K. MARX.